

## Un festival hanté par l'absence

Pierre Lavoie

---

Number 78, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27176ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lavoie, P. (1996). Un festival hanté par l'absence. *Jeu*, (78), 132–144.

## Un festival hanté par l'absence

Rendre compte globalement d'un festival de théâtre constitue un défi en soi, d'autant plus grand lorsqu'il s'agit d'un festival international qui présente une sélection de douze spectacles en provenance de quatre continents (Amérique du Nord, Amérique latine, Asie et Europe), dans une multitude de langues (anglais, chinois, espagnol, français, vietnamien). Pour ajouter à la difficulté, il fut décidé que la couverture d'ensemble de cette sixième édition du Festival de théâtre des Amériques (FTA) serait assurée à partir de la couverture de presse uniquement, par quelqu'un, en l'occurrence moi, qui n'a vu aucun des spectacles, étant à l'extérieur du pays au cours de cette période. Chose dite, chose faite. Pendant que les autres membres de la rédaction assuraient la couverture de chacun des spectacles, j'épluchais le dossier de la presse écrite, grâce aux bons soins de la direction du festival qui avait colligé l'ensemble des textes touchant la préparation et la tenue de cette sixième édition.

Dans ce premier exercice du genre, je craignais, tout d'abord, l'éparpillement des points de vue, des opinions, qui ne m'aurait pas permis de dégager les lignes de force de l'ensemble, de saisir les enjeux essentiels, les spectacles majeurs. Ce ne fut pas le cas, pour ce festival-ci du moins. La presse quotidienne dans son ensemble a ceci de réconfortant qu'on y parle davantage des grands noms, des événements les plus médiatisés, ou de l'inattendu, de l'exceptionnel, de ce qui n'était pas prévu ou prévisible, mais qui étonne, surprend, ravit ou choque. On comprendra donc que si la majorité des spectacles furent couverts de façon satisfaisante, quelques-uns, quatre ou cinq en vérité, le furent moins, n'entrant dans aucune des catégories mentionnées précédemment, laissant ainsi le lecteur quelque peu sur son appétit.

### Information

Mais ne brûlons pas les étapes. La première d'entre elles, celle de l'information, débute avec un premier article publié dans *Le Devoir* du 18 octobre 1994, donc plus de sept mois avant l'ouverture officielle du Festival, le 24 mai 1995. En volume, en quantité, la couverture de presse est constituée aux deux tiers environ de textes annonçant et présentant le festival et les différents spectacles, le dernier tiers étant composé, à parts quasi égales, des critiques des spectacles et des bilans qui suivent la clôture du festival. Après la parution du premier article, en octobre 1994, les articles suivants s'échelonnent de janvier à mai 1995. Quatre articles en janvier, un en février, treize en avril (le lancement de la programmation ayant eu lieu le 5 avril) et

# Le FTA rapetisse mais s'offre les grands

Peter Sellars, star du Festival de théâtre des Amériques 95

ROBERT LÉVESQUE  
LE DEVOIR

Àvec une bonne humeur intacte, Marie-Hélène Falcou recevait la presse, hier midi, pour dévoiler la programmation de la

ras créés par Sellars) et des textes de la poétesse américaine June Jordan. On présente cette œuvre comme « une histoire d'amour à 8 sur l'échelle Richter ». Il faudra bien se tenir...

*Le Devoir*, le jeudi 6  
avril 1995.

ment, le FTA présente la plus petite programmation de son histoire : treize spectacles provenant de cinq continents : Asie (Viêt Nam et République populaire de Chine) ; Europe (France) ; Afrique (Algérie et Côte d'Ivoire) ; Amérique latine (Chili, Mexique) ; Amérique du Nord (États-Unis, Québec). Que, du Québec, trois créations et trois reprises seront présentées, dont quatre coproduites par le FTA lui-même. Que *Maîtres anciens*, d'après le roman de Thomas Bernhard, adapté et mis en scène par Denis Marleau et présenté par le Théâtre UBU, est le spectacle du Québec le plus attendu. Que, surtout, la grande attraction sera l'américain Peter Sellars et sa toute nouvelle comédie musicale : *I Was Looking at the Ceiling and Then I Saw the Sky*.

## Ottawa refuse leur visa à des comédiens algériens

JEAN BEAUNOYER

■ Bien mauvaise nouvelle, une semaine avant l'ouverture du sixième Festival de théâtre des Amériques : les quatre représentations de la pièce *La répétition ou le Rond-Point*, du Théâtre El Kalâa d'Algérie, sont grandement compromises, en raison de refus du ministère de l'immigration et de la Citoyenneté du Canada d'accorder aux trois artistes de la troupe les visas nécessaires à leur entrée au pays.

*La Presse*, le jeudi 18  
mai 1995.

Toujours dans l'étape première, près de la moitié des articles portent sur le refus du gouvernement canadien d'accorder un visa d'entrée aux membres de la troupe algérienne Masrah El Kalâa (le Théâtre de la Citadelle). Invités par le Festival à présenter *la Répétition ou le Rond-Point* de M'Hamed Benguettaf, dans une mise en scène de Ziani Cherif-Ayad, l'auteur, le metteur en scène et le comédien-musicien, Mohamed Haïmour, qui jouent tous les trois dans le spectacle, se voient refuser l'autorisation d'entrer et de séjourner au Canada, en dépit des nombreuses protestations et démarches effectuées auprès des autorités gouvernementales et du ministre de l'Immigration, Sergio Marchi. Cette décision « révoltante » de la part des autorités d'un pays dit démocratique, « justifiée » par la crainte du Service de l'immigration canadienne que les comédiens ne demandent l'asile politique une fois sur place, portera ombrage tant au Festival qu'au milieu théâtral qui, lors du bilan final, sera accusé d'avoir « gardé un étrange et gênant silence<sup>1</sup> » sur la question. L'absence du Théâtre de la Citadelle ramène donc à douze le nombre de spectacles présentés, six étrangers, six québécois (*les Nuages de terre* de Daniel Danis étant toutefois une coproduction Québec-Côte d'Ivoire).

Les principaux quotidiens du Québec (*Le Devoir*, *The Gazette*, *Le Journal de Montréal*, *La Presse* et *Le Soleil*) ont abondamment couvert le festival, avant, pendant et après. Un seul article du *Droit* d'Ottawa, quelques rares articles du *Globe and Mail*

1. Robert Lévesque, « Le festival de la honte », *Le Devoir*, 5 juin 1995.

de Toronto, quelques présentations dans des magazines (*L'actualité, Elle Québec, Femme Plus*), ainsi qu'une bonne couverture dans les hebdomadaires montréalais (*Hour, Journal d'Outremont, Mirror, Nuestra América* et *Voir*) ont assuré au Festival une importante couverture de presse. La présence de journalistes étrangers (principalement français : *Le Monde, Libération, Politis*) permet d'affirmer que Montréal demeure (pour combien de temps encore ?) un carrefour théâtral international important. Lors de la rencontre de presse-bilan, il fut fait mention de la présence de journalistes américains et italiens, mais aucun article de ces derniers ne figurait dans le dossier de presse que j'ai eu entre les mains.

La couverture assurée par tous ces médias de la presse écrite apparaît, dans l'ensemble, bien équilibrée. Les textes de présentation des spectacles ou des compagnies théâtrales et les entrevues avec les artistes couvrent l'éventail des douze spectacles. La palme du plus grand nombre de textes (9) revient à Peter Sellars, suivi de Larry Tremblay et de son *Dragonfly of Chicoutimi* (5), première pièce d'un auteur québécois francophone écrite en « anglais ». Dans le peloton, on retrouve *Maîtres anciens* (4), *Savage/Love* de Paula de Vasconcelos (4), *les Nuages de terre* de Daniel Danis (4) et *Dossier zéro* de Mou Sen (4). Suivent, avec trois articles chacun, *la Nuit* d'Anne-Marie Cadieux, *Choral* de François Tanguy et les marionnettes traditionnelles du Viêt Nam. En queue du peloton, avec deux textes chacun, *Électre/Elektra* d'Alice Ronfard et les deux spectacles en espagnol, *Heavy Nopal...* d'Astrid Hadad et *Historia de la Sangre* d'Alfredo Castro. Mais le spectacle dont la presse aura le plus parlé pendant cette phase préparatoire, le point culminant étant le samedi 20 mai, quatre jours avant l'ouverture du festival, demeure le spectacle algérien, *la Répétition ou le Rond-Point*, qui, préfiguration symbolique de son titre, demeurera interdit de présentation sur la scène canadienne. Cette couverture de type informatif ne s'arrête pas avec l'ouverture du Festival et la phase critique des spectacles. Elle se poursuivra, en fait, jusqu'au 10 juin, avec de nombreuses entrevues et des textes de présentation.

Seulement deux articles, l'un en anglais (*The Gazette*), l'autre en français (*La Presse*), présenteront deux importantes manifestations se déroulant pendant le FTA : « Le théâtre des Amériques en traduction », six lectures de pièces traduites en anglais, en français ou en espagnol, présentées en collaboration par le Playwrights' Workshop Montreal, le Centre des auteurs dramatiques, l'Université nationale autonome de Mexico et la Playwrights' Union of Canada ; le congrès de la Fédération internationale pour la recherche théâtrale (FIRT), du 22 au 27 mai, à l'Université du Québec à Montréal et au collège de Valleyfield, sous la gouverne de Josette Féral et de Jean-Marc Larrue, congrès sous le thème de « L'acteur, l'actrice en scène ».

### **Création**

Le volet proprement critique débute le 25 mai, avec une critique du *Devoir*, la seule publiée ce jeudi, de *Maîtres anciens*. Là aussi, un certain équilibre sera respecté, tous les spectacles étant sujet de critique, même si certains le seront moins que d'autres et de façon moins approfondie. Les critiques les plus nombreuses et les plus fouillées portent sur *Maîtres anciens, The Dragonfly of Chicoutimi, Dossier zéro, Choral*, spectacles reçus et appréciés quasi unanimement, et, à l'opposé du spectre critique, *I Was*

*Looking at the Ceiling...* de Peter Sellars, qui fut le plus largement couvert certes, mais le plus « descendu », et ce de façon unanime. *Les Nuages de terre*, *Contes du fleuve Rouge*, *Historia de la sangre*, *la Nuit* bénéficieront chacun de cinq critiques (dont une en espagnol pour *Historia de la sangre*), peu développées pour le spectacle vietnamien, et de réceptions diverses, plutôt négatives pour *les Nuages de terre*, plutôt positives pour *Historia de la sangre*. Les spectacles les moins couverts sont *Électre/Elektra* (trois critiques), *Heavy Nopal...* (trois critiques, dont une en espagnol) et *Savage/Love* (une seule étonnamment, sans doute parce que ce spectacle avait déjà été présenté à Montréal, contrairement à *la Nuit* qui avait été créée à Québec).

*Maîtres anciens*, d'après le roman de Thomas Bernhard. Adaptation et mise en scène de Denis Marleau. Coproduction Théâtre UBU/FTA/Centre national des Arts.

Unanimité, concert d'éloges pour le travail d'adaptation et de mise en scène de Denis Marleau, appuyé par Stéphane Lépine (une mention) comme *dramaturg*, la scénographie « ciselée et remarquable » de Claude Goyette, de Guy Simard (éclairages) et de Lise Bédard (costumes), la « superbe ellipse musicale » conçue par Denis Gougeon et « des numéros d'acteurs admirables », pour cette pièce qui se déroule au Musée d'art ancien, à Vienne, où le personnage principal, Reger, « détestateur du monde », vomit toute sa haine de la culture, de l'art et de la politique.

« [...] un grand spectacle, avec des moments stupéfiants, des envolées inoubliables, des proférations formidables [...]. » Robert Lévesque, « Un panthéon infernal », *Le Devoir*, 25 mai 1995.

« Son spectacle fait un écrin d'une lumineuse économie et d'une grande beauté plastique à l'obsessionnel délire verbal du Reger de Bernhard, qui vomit toute sa haine à la face de la culture, de la politique, bref, sur tout ce que l'Occident reconnaît pour exemplaire. [...] un morceau intensément musical et provocant, un « show » de la parole comme on n'en voit pas souvent [...]. » Jean Saint-Hilaire, « Une immense vomissure, mais quel emballage ! », *Le Soleil*, 26 mai 1995.

« Théâtre Ubu's *Les Maîtres Anciens* simultaneously reveals the scenographic superiority of Quebec theatre while showcasing some of its finest acting talent. » Pat Donnelly, « Ubu's *Maîtres Anciens* masterful. Theatre festival opens with slick, well-acted parable », *The Gazette*, 26 mai 1995.

Pierre Collin, Pierre Lebeau et, dans l'ombre, Gabriel Gascon dans *Maîtres anciens*. Photo : Josée Lambert.



*The Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay. Mise en scène de l'auteur. Coproduction Théâtre d'Aujourd'hui/FTA.

Unanimité de la réception critique pour le texte et le jeu de l'acteur. Spectacle solo écrit en anglais, pour la première fois dans l'histoire de la dramaturgie québécoise francophone. Gaston Talbot, muet depuis 40 ans à la suite d'un traumatisme vécu dans son adolescence, retrouve la parole, mais dans une autre langue, pour revivre un lourd passé chargé de haine et de douleur, de mensonges et de culpabilité.

« Yes, this is a very gay play. [...] But Dragonfly is also very much itself. And with its deeply universal resonance and brilliantly understated style – the only scenic flourish is the transformation of a makeup mirror into a birthday cake – it's sure to have a long and widely travelled life after this year's festival. » Pat Donnelly, « Poetic Dragonfly breaks new ground. Play defies translation », *The Gazette*, 29 mai 1995.

« [...] un exploit d'écriture et un morceau de bravoure. [...] Dans un anglais autant imaginé qu'aléatoire, métaphore du malaise identitaire, cet enfant de Chicoutimi devenu un quinquagénaire perclus de culpabilité est là devant nous, solitaire qui dénoue ses mensonges, dit son mal de vivre, recolle les éclats coupants d'un passé idéalisé et interrompu, imparfait. De cette métamorphose psychologique et linguistique, le comédien Jean-Louis Millette, simplement prodigieux, d'un grand sens [*sic*] froid, fait un soliloque de cruauté et de revanche, d'aveu puis d'apaisement, comme dans toute rédemption. Millette y est remarquable. » Robert Lévesque, « L'acteur, l'actrice en scène », *Le Devoir*, 29 mai 1995.

« Remarquablement construit, ciselé, le récit est une spirale marquée de répétitions, d'avancées et de dénégations. Le personnage évolue de l'urbanité souriante à la fébrilité angoissée, de la dissimulation à l'aveu déchirant. Millette trouve, en tout, le registre gestuel et vocal accordé à cette torture psychologique. » Jean Saint-Hilaire, « *The Dragonfly of Chicoutimi* : une bombe », *Le Soleil*, 29 mai 1995.

« *The Dragonfly* is, in other words, a story in the true sense of the oral tradition. Its meaning lies mainly in the manner of its telling and in the open-ended richness of its accumulated images. Millette's performance is astounding. » Aurèle Parisien, « Dream sequence », *Hour*, 1<sup>er</sup> juin 1995.



Jean-Louis Millette dans  
*The Dragonfly of  
Chicoutimi*. Photo : Yves  
Dubé.

*Dossier zéro* de Mou Sen, Wu Wenguang et Jiang Yue. Mise en scène de Mou Sen. Coproduction Xi Ju Che Jian (Théâtre du Garage de Pékin)/Kunsten Festival des Arts de Bruxelles.

Dans un atelier de travail, un homme raconte la vie monotone et terne de son père, comptable et ex-pilote dans l'armée nationaliste de Tchang-kai-cheh, pendant qu'un ouvrier soude des tiges métalliques, créant ainsi une forêt de métal, coiffée de pommes et de tomates par une jeune femme qui intervient à plusieurs reprises dans le déroulement du récit pour faire entendre des textes enregistrés sur la servitude et la répression. Ce spectacle d'avant-garde, moderne et audacieux, métaphorique et critique questionne la société chinoise et son système de dépersonnalisation totalitariste.

« Ce spectacle [...] est absolument étonnant. [...] *Dossier zéro* propose un regard neuf et corrosif sur l'une des plus vieilles sociétés du monde, il raconte une histoire privée qui rabat l'histoire officielle au niveau des cathéchismes dégradants. » Robert Lévesque, « Une comptine subversive », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> juin 1995.

« La pièce de Mou Sen est une superbe étude sur l'affirmation de soi et la soif d'expression dans un monde d'ennui, d'interdits et d'existences standardisées. » Jean Saint-Hilaire, « Les fruits amers du silence », *Le Soleil*, 2 juin 1995.

« There's a dry, subversive sense of humor at work in this apparently stern, precise piece. And a youthful rage that breaks out in a brilliant coup de théâtre. » Pat Donnelly, « Subversive humor and youthful rage at work in File 0 », *The Gazette*, 3 juin 1995.

*Choral*. Photo : Alain Dugas.



*Choral*, d'après le *Journal* de Franz Kafka. Conception, scénographie et mise en scène de François Tanguy. Coproduction Théâtre du Radeau (Le Mans)/TNB de Rennes/Quartz (Brest)/Théâtre en Mai (Dijon)/Théâtre Garonne de Toulouse.

Théâtre d'ombres, de mouvement et de musique, inspiré du *Journal* de Kafka et de la guerre en Bosnie, plus particulièrement de la situation à Sarajevo. Théâtre poétique, visuel et musical, théâtre rêvé, onirique, théâtre cinématographique.

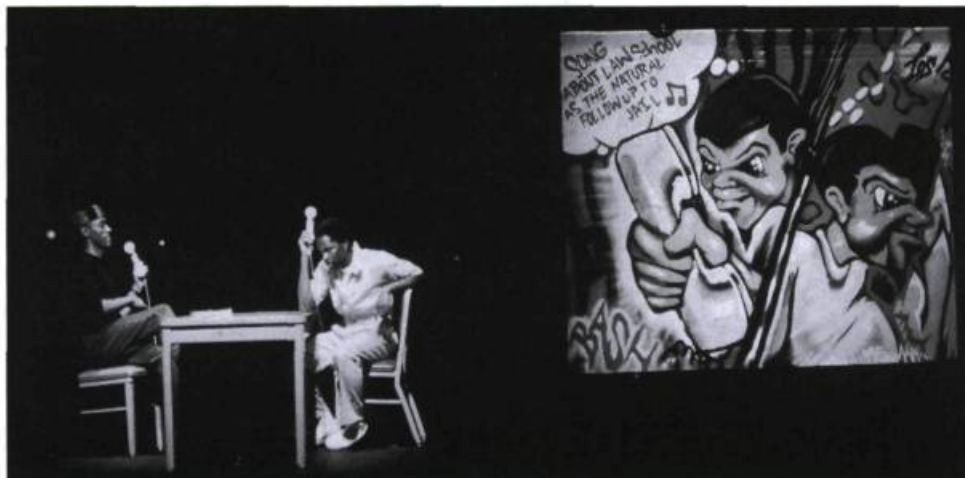
« Esthétiquement, il s'agit d'une grande œuvre et la musique qui mêle les chants et les instruments est peut-être la plus belle qu'on ait entendue au théâtre. On peut également souligner la rigueur, l'originalité de ce théâtre inventé qui s'adresse à un public choisi, à un cercle d'initiés friands d'esthétisme et attentifs à la décomposition du mouvement. » Jean Beaunoyer, « *Choral*: du grand théâtre... pour initiés », *La Presse*, 4 juin 1995.

« [...] le monde de Tanguy est un monde unique, triste, immobile, c'est un univers mélancolique où le théâtre apparaît entre les mains d'un artiste qui a trouvé une autre façon de faire, sa manière à lui, comme on dit la manière d'un peintre. Sublime. » Robert Lévesque, « La manière d'un peintre », *Le Devoir*, 3 juin 1995.

« [...] *Choral* est une méditation poétique d'une ensorcelante beauté, en même temps qu'un constat tendre, mais d'une implacable ironie de l'inconstance humaine. » Jean Saint-Hilaire, « *Choral* et *Électre*: l'extase et l'inaccompli », *Le Soleil*, 5 juin 1995.

« This dreamy, soft-focus tableau vivant evokes the Impressionists as it explores a Kafkaesque 19th-century world peopled by German-speaking men in mourning suits, women in flowing white gowns and clown-like angels. » Pat Donnelly, « *Choral* is essentially a display of theatrical technique », *The Gazette*, 5 juin 1995.

« [...] ce spectacle absolument impossible à décrire est beau... beau ! [...] pendant deux heures (je n'ai pas vu le temps passer) vous voyez toutes sortes d'images un peu floues défiler devant vous ; par moments, ce sont comme des ombres chinoises. Les acteurs passent leur temps à transporter des chaises, des tables, des tableaux... Je me rends compte en écrivant ça que ça peut paraître idiot. Mais j'étais séduit ! » Carmen Montessuit, « *Choral*: très... très beau ! », *Journal de Montréal*, 5 juin 1995.



*I Was Looking at the Ceiling and then I Saw the Sky.* Photo : Ken Friedman.



*I Was Looking at the Ceiling and Then I Saw the Sky*, comédie musicale de John Adams (musique) et de June Jordan (textes). Mise en scène de Peter Sellars. Coproduction Cal Performance (University of California), Berkeley/Helsinki Festival (Finlande)/Lincoln Center for the Performing Arts (New York)/MC 93 Bobigny (Paris)/Thalia Theater GmbH (Hambourg).

Spectacle musical composé de vingt-quatre numéros chantés et dansés, sur le thème de l'amour, instrument de révolution pour changer la société. Spectateurs qui quittaient la salle, hués, discussions orageuses, la réception du spectacle de Peter Sellars fut à l'image de sa promotion : impossible d'y échapper.

« [...] un flop grossier, bête, une espèce de sous-comédie musicale qui ne réinvente pas le genre ni ne l'assume, un show stupide qui se perd quelque part entre un *Chorus line* de cégep en fin de session et un *West Side Story* de sous-sol d'église durant le carême. Navrant. » Robert Lévesque, « Peter Sellars, un gros zéro », *Le Devoir*, 31 mai 1995.

« Quel flop ! Un croisement bâtard entre *les Parapluies de Cherbourg* et *Watatatow* ; un *West Side Story* de Club Med ; une production de fin de session d'élèves du secondaire... » Luc Boulanger, « Ciel, mon ennui ! », *Voix*, 1<sup>er</sup> juin 1995.

« Le « Big One » attendu de Sellars et compagnie n'aura pratiqué qu'une bien petite lézarde dans l'édifice québécois des souvenirs théâtraux mémorables [sic]. » Jean Saint-Hilaire, « Le « Big One » de Sellars ne s'est pas produit », *Le Soleil*, 1<sup>er</sup> juin 1995.

« He [Peter Sellars] talked about bringing in new connecting scenes and estimated that his « work-in-progress » would be finished by November. Trouble is, the tickets cost \$40.50 now. » Pat Donnelly, « Looking at the Ceiling fails even as a work in progress », *The Gazette*, 31 mai 1995.

*Les Nuages de terre* de Daniel Danis. Mise en scène de Daniel Meilleur et de Werewere Liking. Coproduction les Deux Mondes/Ki-Yi M'Bock d'Abidjan/FTA/Festival international des francophonies en Limousin/Centre national des écritures du spectacle/Fédération des amis du théâtre populaire/Espace des arts de Chalon-sur-Saône.

Dans les critiques de cette « fable sur la fertilisation et le don de la vie », largement inspirée par les figures de Roméo et Juliette et de Tristan et Iseult, l'accent est mis principalement sur le caractère cosmopolite de la production, sur le mariage des cultures, du blanc et du noir.

« [...] le mariage avec les Ivoiriens du Ki-Yi M'Bock de Werewere Liking ressemble à une noce blanche, c'est un non-lieu théâtral, un remake sans ferveur ni saveur d'un Roméo et Juliette mal débroussaillé. » Robert Lévesque, « Nuages trop lourds », *Le Devoir*, 26 mai 1995.

« Un conte manifestation naïf, parfois très gros, parfois confus à nos oreilles mais une musique fascinante de Robidoux et Gnahoré, des éclairages magnifiques et des trouvailles pour inspirer des scénographes pendant longtemps. » Jean Beaunoyer, « Un conte naïf, presque gros, mais quelle scénographie ! », *La Presse*, 27 mai 1995.

« Manque, peut-être, à la grâce de ce théâtre un blitz d'épuration, de resserrement autour de l'essentiel. La noblesse de l'entreprise le mériterait. » Jean Saint-Hilaire, « *Les Nuages de terre* : une fusion à parfaire », *Le Soleil*, 29 mai 1995.

« If noble intentions guaranteed good theatre, *les Nuages de Terre* would be a hit. [...] *Les Nuages de Terre* soon begins to look like children's theatre, full of stereotype and slapstick. » Pat Donnelly, « Peter Sellars comes in smiling », *The Gazette*, 27 mai 1995.

*Contes du fleuve Rouge.* Mise en scène de Ngô Quynh Giao. Conception scénique de Dao Dinh Thang. Production du Théâtre National de Marionnettes sur eau du Viêt Nam.

Cet art millénaire, né au X<sup>e</sup> siècle dans les rizières du nord du Viêt Nam, est demeuré un théâtre typiquement régional, abordant des thèmes de la vie des paysans qui habitent près du fleuve Rouge, ainsi que des légendes. Le déplacement du spectacle du Bassin Bonsecours à un petit amphithéâtre, où fut installée une piscine hors terre (à cause de la trop grande froideur de l'eau du fleuve pour les marionnettistes à demi immergés dans l'eau), et l'aspect folklorique des seize tableaux présentés ont principalement retenu l'attention de la critique, fort peu éloquente quant à ce spectacle.

« [...] spectacle, assez folklorique et touristique, bien ancré dans sa tradition figée, mais délicat et d'une naïveté amusante [...]. [...] art [...] plus proche de l'artisanat et du folklore que d'un théâtre vivant qui, jusqu'à nouvel ordre, est celui invité au FTA. » Robert Lévesque, « Du millénaire à l'étroit », *Le Devoir*, 27 mai 1995.

« Les enfants sont tout à fait fascinés et les adultes s'attardent au kiosque où l'on vend des marionnettes après le spectacle. Elles sont superbes et pas chères. Voilà ce qui m'a fasciné ! » Jean Beaunoyer, « Oh ! qu'elle est froide ! », *La Presse*, 27 mai 1995.

« C'est coloré et d'un humour bon enfant. Charmant, exotique et indiscutablement adroit, mais sans plus. » Jean Saint-Hilaire, « *The Dragonfly of Chicoutimi* : une bombe », *Le Soleil*, 29 mai 1995.

« Even if one has no idea of the specifics of the tales being told, the fire-breathing dragons, playful fish, quacking ducks and noddingwater buffalo hold a certain fascination. » Pat Donnelly, « Peter Sellars comes in smiling », *The Gazette*, 27 mai 1995.

*Historia de la Sangre* d'Alfredo Castro, Francesca Lombardo, Rodrigo Pérez. Mise en scène d'Alfredo Castro. Production du Teatro La Memoria de Santiago.

Théâtre chilien d'avant-garde, inspiré d'un fait divers qui a défrayé les manchettes à Santiago. En 1923, Rosa Faundez tue son mari, démembre le corps et en disperse les morceaux dans toute la ville. À cette trame s'ajoute le témoignage de prisonniers et de psychopates condamnés pour crimes passionnels. Le sang comme allégorie de l'histoire du Chili.

« Il s'agit du corps-à-corps douloureux et obsessionnel d'exclus – par la race, l'orientation sexuelle et le crime – avec le souvenir, les préjugés, les passions dictées par les humeurs paradoxales du sang. Ça parle de patrie, de violence, d'amour, d'absence. Le spectacle d'Alfredo Castro frappe par l'intensité expressive de sa gestuelle. Corps, musiques et voix sont déliés, au besoin lascifs. Les acteurs évoluent à l'orée de la danse et de l'expressionnisme. » Jean Saint-Hilaire, « *The Dragonfly of Chicoutimi* : une bombe », *Le Soleil*, 29 mai 1995.

« Avec un décor très simple, des costumes du quotidien, quelques traces de sang sur les murs, on a réussi à créer un univers aussi inquiétant que fascinant. » Jean Beaunoyer, « Du théâtre chilien d'avant-garde », *La Presse*, 28 mai 1995.

*La Nuit* d'Anne-Marie Cadieux. Mise en scène de l'auteure. Production du Théâtre de la Vieille 17.

Dans cette nuit habitée par la violence, le sado-masochisme et la détresse des corps et des âmes, deux inconnus amorcent une descente aux enfers sous les yeux des spectateurs-voyeurs.

« [...] *La Nuit* is a provocative piece of theatre, of the off-off-Broadway circa-1965 ilk. » Pat Donnelly, « Ubu's *Maîtres anciens* masterful », *The Gazette*, 26 mai 1995.

« Revoir cette *Nuit* est une autre expérience, car cette crudité théâtrale résiste mal à l'analyse. On y voit les ficelles de la performance, car c'est plus une performance d'actrice qu'une pièce. » Robert Lévesque, « L'acteur, l'actrice en scène », *Le Devoir*, 29 mai 1995.

« By reducing plot, set, and action to its barest and starkest essentials, Cadieux confronts that most fundamental challenge of performance head-on, and wins. The explicitness, violence, and anonymity in *La Nuit* serve mainly to frame poignant expressions of innocence, tenderness, and moments of human contact. » Aurèle Parisien, « Dream sequence », *Hour*, 1<sup>er</sup> juin 1995.

« Plutôt mince, le texte baigne dans les eaux connues de la misère affective et de l'incommunicabilité communes aux mal-aimés de cette terre, sans chercher à renouveler le déjà-entendu ou à offrir un dénouement plus original que cette progression attendue. » Marie Labrecque, « Noir désir », *Voir*, 1<sup>er</sup> juin 1995.

*Électre/Elektra*, création collective mise en scène par Alice Ronfard. Coproduction Artfacte/FTA.

Travail sur la figure d'Électre, d'Eschyle à Pasolini, collage de textes complété par des scènes clownesques et tirées de l'actualité.

« L'ouvrage noue en tresse la déchéance morale des Atrides, les aléas du métier de la scène et l'appétit toujours actuel de l'humanité pour le drame sanguinaire. [...] Le jeu est engagé, mordant même, mais l'exercice se perd dans une profusion de matériaux et conclut de façon abrupte. » Jean Saint-Hilaire, « Choral et Électre : l'extase et l'inaccompli », *Le Soleil*, 5 juin 1995.

« [...] de la mauvaise copie de théâtréuse. Voilà un spectacle engoncé, superficiel, raide, ridicule [...], qui ne propose rien de solide, rien de lisible, au sujet de la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. » Robert Lévesque, « Des Électre de trop », *Le Devoir*, 2 juin 1995.

*Heavy Nopal ou la cha-cha de l'underground*, cabaret satirique et musical d'Astrid Hadad y Los Tarzanes.

Utilisant la musique populaire mexicaine des années 1940 et 1950, Astrid Hadad présente une satire ironique de la religion, du machisme, de la politique et de la culture mexicaines.

« [...] Astrid Hadad c'est d'abord une présence, une très grande artiste qui peut créer un univers sur scène et qui a choisi la chanson pour raconter et dénoncer le sort de minorités, des victimes et des mal-aimées d'Amérique. Sûrement l'une des plus belles découvertes de ce festival. » Jean Beaunoyer, « Plus loin que Diane Dufresne ! », *La Presse*, 3 juin 1995.

« Diva du cabaret-théâtre mexicain, Astrid Hadad y donne *Heavy Nopal*, une joyeuse, généreuse et modérément grivoise tartina de chansons, monologues et blagues sur les maux du Mexique et des perceptions qu'en ont ses voisins « del Norte ». » Jean Saint-Hilaire, « Les fruits amers du silence », *Le Soleil*, 2 juin 1995.

*Savage/Love* de Sam Shepard et Joseph Chaikin. Mise en scène de Paula de Vasconcelos. Production de Pigeons International.

Suite de tableaux poétiques sur l'amour (sexuel, spirituel et affectif) à partir des textes de Sam Shepard et de Joseph Chaikin.

« Ce spectacle est une fête pour les sens et un modèle d'intelligence scénique. À la fois un ouragan domestiqué et un bijou d'humanité et de sensibilité. [...] Un des spectacles les plus personnels, pénétrants et divertissants qu'il m'ait été donné de voir. Il doit parcourir le Québec. Sinon, ce sera une pitié. » Jean Saint-Hilaire, « *Savage/Love* : une sève, mes amis... ! », *Le Soleil*, 3 juin 1995.

## Réflexion

Dernière étape, et non la moindre, celle des bilans, tant celui de la direction artistique du Festival que ceux des journalistes qui ont suivi cette manifestation. À tout seigneur, tout honneur, le bilan de Robert Lévesque, ex-journaliste et critique au quotidien *Le Devoir*, se développe en trois articles, le premier trois jours avant la fin du festival, le deuxième la veille de la clôture, le troisième au lendemain de la rencontre de presse-bilan du FTA. Sauf Jean Saint-Hilaire, journaliste et critique au quotidien *Le Soleil* de Québec, qui consacrera deux articles au bilan du FTA, tous les autres journalistes et critiques du Québec se contenteront d'un seul article pour ce faire.

Si, pour Robert Lévesque, l'édition 1995 du FTA constitue l'édition la plus mince et la plus faible depuis sa création en 1985, il n'en reconnaît pas moins à ce festival d'avoir une âme, d'être porté par la générosité et le dévouement d'une équipe. Quatre spectacles se dégagent de son bilan et de l'ensemble des bilans dressés par la presse : *Maîtres anciens*, *Choral*, *The Dragonfly of Chicoutimi* et *Dossier zéro*. Tous s'accordent pour qualifier de déception majeure, de désenchantement, de spectacle inachevé, la comédie musicale de Peter Sellars. Ce *work in progress*, ce « flop » au dire de plusieurs, colorera la rencontre de presse de façon dramatique, les médias étant accusés par la direction du FTA d'avoir accueilli de façon indigne, avec virulence même, la comédie musicale de Sellars, même si « la démarche est plus importante que la réussite finale ». Autre point chaud, l'oubli dans lequel avait sombré l'interdiction de séjour de la troupe algérienne, là encore les médias étant accusés de n'avoir pas suffisamment parlé de ce scandale, sauf *Le Devoir*. Il me semble donc que la lune de miel qui existait depuis dix ans entre le festival et la presse québécoise soit bel et bien terminée. Avec le recul du temps, la direction du Festival saura sans doute tempérer ses accusations contre les médias et relativiser les critiques certes sévères de la presse, mais davantage ponctuelles que globales.

## PERSPECTIVES

# Le festival de la honte

**L**e Festival des Amériques, qui se termine demain, était le douzième festival de théâtre à se tenir au Québec depuis 1984, depuis la fondation de la Quinzaine internationale de théâtre à Québec. Bisannuel comme celui de Québec (devenu en 1992 le Carrefour international), l'un aux années paires l'autre aux années impaires, le FTA franchit la barre des 10 ans d'existence sans éclat ni fatigue, survivant difficilement dans une société du profit (et du rire) qui n'a que faire de ces festivals non commerciaux et aux accents par trop sérieux.

*Le Devoir*, le lundi 5 juin 1995.

**MONTRÉAL** La sixième édition du Festival de théâtre des Amériques, qui a eu lieu du 24 mai au 4 juin à Montréal, a réuni treize spectacles de tous les continents

dont plusieurs créations marquantes et des reprises des spectacles importants de la saison, comme *Choral*, par François Tanguy et le Théâtre du Rideau, ou *Dossier 0*, du Chinois

Mou Sen. ● L'AMÉRICAIN PETER SELLARS, une nouvelle fois, a provoqué un tollé, sans précédent dans la métropole québécoise, avec sa mise en scène de *I Was Looking At The Ceiling And Then I Saw The Sky*, sorte de surréalisme aux qualités évidentes et aux défauts non moins marquants. ● LA BONNE SANTÉ du Théâtre québécois a été mise en évé-

rence au cours de cet excellent festival. Malgré les restrictions budgétaires, il compte six artistes de premier rang comme le directeur du Théâtre Ubu, Denis Marleau.

## Peter Sellars met le feu au Festival de théâtre des Amériques

Le tollé qui a salué la comédie musicale mise en scène par l'Américain a été l'événement de cette sixième biennale qui a réuni treize spectacles de tous les continents en un passionnant tour du monde

*Le Monde*, le mercredi 7 juin 1995.

Pendant les quatorze jours de la tenue du festival, 20 000 spectateurs ont rempli aux deux tiers les salles où étaient présentés les douze spectacles de la programmation 1995. Si Robert Lévesque, dans ses trois articles, porte globalement un jugement sévère sur la faiblesse de la programmation et les deux événements mentionnés plus haut, le bilan général apparaît plus mitigé dans l'ensemble et même plutôt positif du côté des journalistes de la presse française (*Le Monde*, *Libération*, *Politis*). *Maîtres anciens* occupe à nouveau le haut du pavé, avec des mentions pour les pièces d'Anne-Marie Cadieux, de Larry Tremblay et de Paula de Vasconcelos.

Pierre L'Hérault, critique de théâtre au périodique culturel *Spirale*, pourrait bien réconcilier tous et chacun avec la fin de son bilan :

Oublions cet échec [celui de Peter Sellars] – qui fait partie des risques inhérents à une telle manifestation – pour insister sur la qualité générale de l'ensemble des productions et sur la qualité exceptionnelle de plusieurs d'entre elles (*Dossier zéro*, *Maîtres anciens*, *Choral*, *The Dragonfly of Chicoutimi*, *La Nuit*) et établir un bilan nettement positif du FTA 1995. À ceux et celles qui ne l'auraient pas trouvé assez percutant, il faudrait rappeler qu'il est de plus en plus difficile, dans cette métropole théâtrale qu'est Montréal, de créer un véritable événement dramatique ! Mais l'événement du FTA ne fut-il pas un contre-événement : l'absence du Masrah El Kalâa (Théâtre de la Citadelle) d'Algérie à laquelle il convient de s'intéresser davantage qu'à la défense de Sellars<sup>2</sup> ?

### Conclusion

Hantée par l'absence algérienne, la sixième édition du FTA ne marquera peut-être pas les annales théâtrales de cette manifestation, sinon *a contrario*. Cette plus petite édition du festival en dix ans pose cependant la question de la survie du FTA, à tout le moins celle de sa crédibilité en tant que manifestation d'envergure internationale, ainsi que celle de sa mission, de sa vocation particulière. En effet, l'observation de la programmation depuis 1985 n'est pas sans susciter l'inquiétude. De vingt-huit spectacles en 1985, à vingt-deux en 1987, à vingt en 1989, à dix-huit en 1991, à seize en 1993 et à douze en 1995, avec un budget en baisse pour cette dernière édition,

2. Pierre L'Hérault, « Le Festival de théâtre des Amériques : rituels de l'interstice », *Spirale*, n° 144, septembre-octobre 1995, p. 17.

## Le 6<sup>e</sup> Festival de théâtre des Amériques a attiré 20 000 spectateurs

JEAN ST-HILAIRE  
Le Soleil

Le Soleil, le jeudi 8 juin  
1995.

comparable à celui de 1989, le FTA est en voie de devenir un festival de second ordre à force de rétrécir comme peau de chagrin. Qui plus est, comme le soulignait également Pat Donnelly dans un article intitulé : « Festival de Théâtre des Amériques a misnomer<sup>3</sup> », la diminution croissante de l'américanité dans les dernières programmations du festival transforme inéluctablement la mission première du FTA, qui était de mettre en valeur le théâtre créé dans les trois Amériques. En 1987, par exemple, pour vingt-deux spectacles, onze provenaient du Canada et du Québec, sept de l'Amérique latine et quatre des États-Unis. En 1995, six du Québec (aucun du reste du Canada), un des États-Unis et deux du Chili et du Mexique. Il est symptomatique que les deux spectacles en espagnol aient été les moins couverts, avant et pendant le festival, qu'ils n'aient pas fait l'objet d'une critique en bonne et due forme dans *Le Devoir*. Pourtant, Gilles Costaz, de *Politis*, parlait ni plus ni moins, à propos d'*Historia de la sangre*, « [...] d'un rituel séduisant et terrible. Comme on aimerait que le théâtre politico-psychanalytique auquel tant de nos metteurs en scène s'adonnent ait cette beauté-là ! »

Le FTA opère un glissement vers l'internationalisation tous azimuts. Qu'il s'associe avec le Carrefour international de Québec pour permettre la venue de compagnies exceptionnelles, rien à redire. Au contraire ! Qu'entre la tenue de deux éditions il crée le volet « Théâtres du monde » pour nous permettre de voir des spectacles étrangers de grande qualité, encore là, rien à redire. Malheureusement, dans cette sixième édition, la sous-représentation du théâtre latino-américain ne suscite guère d'illusion. En dépit des difficultés financières énormes des pays d'Amérique latine, il est certainement possible de retrouver un équilibre qui ramènerait le FTA à sa vocation *originale* (première et particulière par rapport à d'autres festivals), celle de faire connaître et de promouvoir un théâtre différent, qui ne soit pas nécessairement déjà présenté sur toutes les scènes internationales. Pourquoi ne pas aider la création en espagnol en proposant un système de traduction simultanée ou des surtitres, comme cela existe dans de nombreux festivals internationaux européens ? Le défi est de taille, mais il vaut la peine d'être relevé. Sinon, un théâtre novateur, unique, le théâtre des Amériques, risque de demeurer en plan. ◆

3. Pat Donnelly, *The Gazette*, 30 mai 1995.